

Article de Pierre Schill dans Libération du 11 septembre 2007.

Le 18 mars 2007 au Zénith de Paris, le candidat Sarkozy déclarait : « Je veux dire que cette lettre de Guy Môquet, elle devrait être lue à tous les lycéens de France, non comme la lettre d'un jeune communiste, mais comme celle d'un jeune Français faisant à la France et à la liberté l'offrande de sa vie, comme celle d'un fils qui regarde en face sa propre mort. » Xavier Darcos vient d'annoncer que la lettre sera lue le 22 octobre dans tous les lycées de France. La lecture se fera au matin du 22 octobre, au moment où le Président commémorera lui-même la mort de Guy Môquet : la lecture pourra se faire en classe ou en groupe, sans qu'aucune indication de durée ne soit apportée. Elle pourra être faite par un ancien résistant, mais aussi par « toute personnalité dont l'engagement, le rayonnement ou la notoriété pourraient sensibiliser les élèves ». Au pire, la lecture sera réalisée par un enseignant qui aura cours par hasard à ce moment-là. Et un haut cadre du ministère de l'Éducation nationale de penser que « cette lecture ne devait pas être réservée aux professeurs d'histoire-géographie », une manière d'avouer que ce n'est pas l'analyse critique et la mise en perspective qui importent ici, mais plutôt le pathos et une forme de « communion » avec le Président.

Les images seront belles au journal de 20 heures : les larmes du Président, puis celles que ne manqueront pas de filmer les caméras sur les visages des lycéens partout en France. Il s'agira grâce à cette « lettre poignante » de mettre en scène une mort édifiante pour notre jeunesse, de parler « sacrifice », « offrande », « amour », mais non de revenir sur les raisons de cette mort en disant que Guy Môquet et ses vingt-six camarades ont d'abord été désignés aux Allemands comme « communistes ». Un « gros mot » que la circulaire ministérielle évite soigneusement : reprenant la présentation de la lettre proposée dans l'ouvrage de Guy Krivopissko (*La Vie à en mourir. Lettres de fusillés 1941-1944*), elle « l'allège » de presque toutes les indications signalant l'engagement politique du jeune Guy, de son père et des autres otages de Châteaubriant.

Le message présidentiel est clair : « J'accorde à l'amour de la patrie plus de valeur qu'au patriotisme de parti. » Les lycéens ne sauront donc pas que cette formule n'a guère de sens, car, si le patriotisme fournit un cadre moral de référence, il ne signifie pas une ligne de conduite unique : les collaborateurs ou les pétainistes l'étaient aussi par « amour de la patrie ». Et ce qui explique le « patriotisme » de Guy Môquet, c'est bien son parcours antérieur à la défaite, et donc son engagement communiste, qui conduit à son « entrée en résistance ». Si Nicolas Sarkozy semble voir une incompatibilité de nature entre amour de la patrie et engagement politique, Marc Bloch, dans *L'Étrange Défaite*, témoignait : « Je n'ai jamais cru qu'aimer sa patrie empêchât d'aimer ses enfants ; je n'aperçois point davantage que l'internationalisme de l'esprit ou de la classe soit irréconciliable avec le culte de la patrie [...]. C'est un pauvre cœur que celui auquel on interdit de renfermer plus d'une tendresse. »

Le patriotisme fut en effet le creuset où tous les engagements ont pu se fondre, des personnalités très dissemblables se rejoindre et ainsi l'unité de la Résistance s'affirmer, sans que pour cela il fut nécessaire de nier une autre «

tendresse », chrétienne... ou communiste .Une négation du choix politique du jeune Guy qui apparaît jusque dans l'intitulé de la cérémonie gouvernementale, «commémoration du souvenir de Guy Môquet et de ses vingt-six compagnons fusillés», alors que le condamné écrivait dans son dernier billet à Odette Leclan: «Je vais mourir avec mes vingt-six camarades.» Pourquoi remplacer le «camarade» des communistes par le «compagnon» des gaullistes ?

La lecture de ces lettres à caractère privé n'est légitime que si l'on ne passe pas sous silence le sens de la vie et de la mort : « Pour les résistants, la mort, mêlée à l'espérance, est une attente qui [...] renvoie en permanence à la conscience de leur choix.» (Pierre Laborie, notice «Mort», page 957, dans le Dictionnaire historique de la Résistance.)

Refuser de lire Guy Môquet dans le cadre imposé par les contingences politiques du Président et continuer d'analyser des lettres de résistants dans le cadre du programme d'histoire ou du concours national de la Résistance et de la déportation, c'est suivre Condorcet : «Je préfère leur histoire plutôt que leur éloge ; car on ne doit aux morts que ce qui est utile aux vivants : la vérité et la justice.»

C'est bien ce que nous devons à Guy Môquet, à la Résistance et à nos élèves.